



CLAUDE GRAVEL

RAYMOND GRAVEL

ENTRE LE DOUTE
ET L'ESPOIR

Libre  Expression

Du même auteur

La Féministe en robe noire – Mère Sainte-Anne-Marie, Montréal, Libre Expression, 2013.

La Vie dans les communautés religieuses – L'âge de la ferveur, 1840-1960, Montréal, Libre Expression, 2010.

CLAUDE GRAVEL

RAYMOND
GRAVEL

ENTRE LE DOUTE
ET L'ESPOIR

Sommaire

Mot de l'auteur	9
Prologue – Un simple serviteur	13
PREMIÈRE PARTIE – LE POIDS DES SILENCES	19
CHAPITRE 1. « On ne parlait jamais de ça »	21
CHAPITRE 2. « J'ai vingt ans et je veux vivre »	39
CHAPITRE 3. Être saint Pierre et saint Paul	61
DEUXIÈME PARTIE – L'APOSTOLAT CRITIQUE	85
CHAPITRE 4. Les blessés de la vie	87
CHAPITRE 5. Les murs des doctrines	105
CHAPITRE 6. L'Évangile n'est pas un livre d'histoire	123
CHAPITRE 7. « Le Vatican erre »	141
CHAPITRE 8. La mort du père, la rencontre du fils	159
CHAPITRE 9. Les années de combats	175
CHAPITRE 10. Le prêtre itinérant	197
TROISIÈME PARTIE – LA VIE AUTREMENT	213
CHAPITRE 11. La brise légère	215
CHAPITRE 12. Cette minute d'espérance	231
Épilogue – Le chaînon manquant	251
Remerciements	257
Bibliographie	263

Mot de l'auteur

J'ai entrepris cette biographie en avril 2013, quand Raymond Gravel se croyait en parfaite santé. Je l'ai poursuivie avec son accord après qu'il eut appris qu'il souffrait du cancer du poumon. Je l'ai terminée dans les mois qui ont suivi son décès, survenu le 11 août 2014. Il aurait bien aimé la lire. Il en aura toutefois approuvé le plan détaillé.

Je le connaissais peu, même si nous venions de la même région, Lanaudière. Il nous croyait cousins; nous ne le sommes pas. Il faut remonter huit générations pour se trouver un ancêtre commun, Pierre Gravel, qui s'est marié avec Geneviève Guyon le 27 novembre 1758 à Cap-Saint-Ignace, soit moins d'un an avant la célèbre bataille des plaines d'Abraham, à Québec.

Je lui avais proposé, le 19 mars 2013, par courriel, d'écrire sa biographie. Je trouvais qu'il était un personnage incontournable dans l'histoire religieuse et

politique du Québec contemporain. Le lendemain, il m'avait répondu qu'il acceptait de me rencontrer à cette fin.

Une confiance mutuelle s'est vite établie entre nous. Dès le début de mes recherches, il m'avait prêté quatre premières boîtes de documents. Il en ajoutera d'autres, plus tard. J'en ai vite saisi l'importance. Il s'agissait de papiers personnels, de sa correspondance. J'y découvrirai même le journal intime qu'il a tenu de l'âge de dix-huit à trente-huit ans. Informé de ce fait, l'abbé Gravel n'exercera aucune censure sur son utilisation.

Je tenais aussi à lire tout ce qu'il avait écrit et ce qui s'était publié sur lui, en particulier dans les médias – des centaines d'articles, des milliers de pages. De temps à autre, je lui téléphonais pour vérifier une information. Il m'a accordé une quinzaine d'entrevues de deux à trois heures chacune sur des thèmes donnés.

Lorsqu'il m'a appris, à la fin d'août 2013, qu'il souffrait d'un cancer qui pouvait le tuer à brève échéance, je me suis demandé si je devais poursuivre sa biographie. On m'accuserait sûrement d'avoir profité de sa maladie pour mousser les ventes d'un livre. Il n'en était pourtant rien. Et, pour lui, il n'était pas question d'abandonner ce projet qui lui tenait à cœur. Il s'y est alors investi entièrement, malgré la fatigue que lui causaient ses traitements. Il m'a reçu semaine après semaine à sa maison de Joliette. J'ai assisté à ses messes dominicales, je l'ai suivi dans plusieurs de ses activités publiques, j'ai mangé avec lui, j'ai ri de ses blagues, car il pouvait être, lorsque la forme lui revenait, un intarissable conteur. Peu à peu, nous avons appris à nous connaître. Nos rapports sont devenus plus personnels.

Il invitait mon épouse, Lise Pelletier, qui venait parfois me conduire chez lui, à entrer. Il s'est intéressé à notre vie de couple... C'était aussi cela, Raymond Gravel : un charme fou qui finissait par vous coller à la peau.

Écrire une biographie, c'est adopter un point de vue. Le mien a été celui de l'abbé Gravel. Les événements ne sont jamais neutres pour celui qui les vit ; les émotions qu'ils suscitent peuvent être fort différentes d'une personne à l'autre. À la question : « Qu'est-ce que vous avez vécu ? », j'ajoutais toujours : « Qu'est-ce que vous avez ressenti ? » Cela ne m'a pas empêché de me livrer à un nécessaire travail de vérification des faits. Je n'ai pas voulu écrire une hagiographie.

Au lecteur qui serait surpris ou même choqué par la narration de certains événements de sa vie – ses rapports difficiles avec son père, ses aventures homosexuelles, ses années de consommation de drogues –, je tiens à préciser qu'ils sont majeurs dans la compréhension du cheminement de Raymond Gravel qui, en outre, tenait à ce que je les raconte.

En rédigeant ce livre, j'ai voulu éviter de multiplier les notes de bas de page qui viennent en interrompre la lecture ; elles sont réduites au minimum. Sauf avis contraire, toutes les citations attribuées à Raymond Gravel sont tirées des entrevues, toutes enregistrées, qu'il m'a accordées d'octobre 2013 à juin 2014. Et la reconstitution des dialogues qui ponctuent certaines scènes est de lui.

J'ai choisi de ne pas dévoiler l'identité de personnes dont le passage dans la vie de Raymond Gravel n'a été que de nature intime ou que je n'ai pu joindre pour obtenir l'autorisation de les nommer. Elles ne sont alors désignées que par leur prénom, qui peut aussi être fictif si celui-ci permettait de les reconnaître. Cette décision exclut les personnages qui ont joué un rôle public dans la vie de Raymond Gravel.

« Il y a cent biographies possibles pour tout être humain », disait Jean-Bertrand Pontalis, cité par Olivier Todd dans sa biographie d'Albert Camus. La mienne se veut honnête et respectueuse des personnes. Je la souhaite vraie. Je crois qu'elle rend bien compte de l'évolution de cet être complexe, tourmenté, altruiste, généreux et magnifique qu'était Raymond Gravel.

Claude Gravel,
19 janvier 2015

Prologue

Un simple serviteur

Raymond Gravel n'avait jamais pensé qu'un jour il pourrait mourir. Il ne se croyait pas éternel : il était invincible.

Depuis soixante ans, son corps le servait bien et il n'y avait pas de raisons pour que les choses changent. Il avait abusé des drogues pendant dix ans, il fumait depuis l'âge de douze ans, il dormait peu, il courait toute la journée en mangeant souvent sur le pouce et, s'il était parfois fatigué, il ne connaissait pas la maladie.

Et voilà que ce matin du mercredi 28 août 2013, dans cette petite pièce du Centre hospitalier régional de Lanaudière, le spécialiste qui l'avait examiné pour une douleur persistante à la poitrine lui annonçait qu'il était atteint d'un grave cancer du poumon, un cancer à petites cellules, avec des métastases aux os. Il n'en avait plus que pour trois mois à vivre.

Un gouffre s'était ouvert devant lui.

« Trois mois ! » s'était-il écrié.

Le pneumologue avait l'habitude de cette réaction.

« Avec des traitements, vous pourrez prolonger votre vie », avait-il repris, avec calme.

L'abbé Gravel n'avait été guère plus rassuré.

« Prolonger ma vie... De combien de temps ? »

— De six mois, peut-être davantage...

— Six mois ! Ce n'est pas un diagnostic, c'est une condamnation à mort !

— Vous pouvez toujours choisir de vous battre », lui avait rétorqué le médecin, toujours aussi impassible — une attitude que Raymond Gravel avait prise pour de l'indifférence à son sort tragique.

Il s'agissait de sa vie et ce spécialiste n'avait rien d'autre à lui offrir en guise d'espoir que des statistiques !

Il serra les poings. Toute la rage du monde remonta en lui.

Il n'avait pas fait toute cette route, mené toutes ces luttes, aidé tant de gens pour en venir là, à cette mort annoncée comme s'il s'agissait d'un banal événement. « Raymond Gravel va mourir. Nous le regretterons beaucoup. Au suivant ! » Bien sûr qu'il allait se battre, et il n'allait pas mourir ! Ce médecin, et tous les autres, verrait qu'on ne détruit pas aussi facilement un homme de sa trempe. Il venait d'une famille où l'on vivait vieux, parfois très vieux : son grand-père Athanase était mort à quatre-vingt-dix-huit ans, son arrière-grand-père, Moïse, à quatre-vingt-quatre ans et son arrière-arrière-grand-père, Pierre, avait aussi atteint cet âge. Son propre père, Yvon, avait été moins chanceux : il avait vécu jusqu'à soixante-seize ans. Il pourrait au moins vivre aussi vieux que son père. Seize ans l'en séparaient.

Raymond Gravel pensa à sa mère, Réjeanne Mondor, qui célébrait son anniversaire de naissance – quelle coïncidence ! – aujourd’hui même, ce 28 août. Elle venait d’avoir quatre-vingt-neuf ans. Elle n’était pas malade, elle était seulement un peu sourde. Elle n’était que vieille. Son examen terminé – un test sans conséquences, avait-il cru –, il devait se rendre à Saint-Damien-de-Brandon pour l’embrasser et la serrer dans ses bras. Il lui dirait : « Maman, je t’aime », avant, encore une fois, de lui apprendre qu’il regrettait de ne pouvoir demeurer plus longtemps avec elle. « Vous comprenez, j’ai un baptême à trois heures. » Naturellement, elle comprendrait, sa mère comprenait toujours. Elle ajouterait, avec un peu de tristesse dans la voix : « Tu n’as vraiment pas le temps de rester souper ? J’ai préparé un bon rôti. » Non, il n’avait pas le temps. Ce serait pour une autre fois.

Le médecin s’était retiré, le laissant seul dans la pièce. Alors Raymond Gravel avait éclaté en sanglots. Il aurait dû accepter l’invitation à souper de sa mère, toutes les invitations qu’elle lui avait faites et qu’il avait refusées pour courir baptiser l’enfant d’étrangers, marier un couple qu’il ne connaissait pas et qu’il ne reverrait plus à son église, célébrer les funérailles de la tante d’une paroissienne qui lui avait lancé : « Raymond, tu ne peux pas me refuser cela. » Il n’avait pas refusé, mais c’était une autre heure de sa vie qu’il avait retranchée à l’amour de sa mère. Et si ce médecin disait vrai ? Si dans quelques mois, six mois, neuf mois, un an peut-être, il était mort ? Il serait trop tard pour s’asseoir à la même table que sa mère, avec probablement ses frères et ses sœurs qui les auraient rejoints pour l’occasion, trop heureux de

pouvoir jaser avec ce frère qu'ils voyaient plus souvent à la télévision que dans les rencontres familiales.

Car l'abbé Gravel était si occupé ! Il était prêtre depuis vingt-sept ans. Il était venu tard au sacerdoce, après une jeunesse tumultueuse qu'il n'avait pas cachée mais qui lui avait toujours été discrètement reprochée par les bonnes gens, y compris par certains de ses confrères. Tout le monde savait qui il était, beaucoup avaient feint d'oublier cette part secrète et sombre de son existence. Il avait mis les bouchées doubles, ne refusant pas les obligations de sa tâche. Qu'est-ce qui l'avait motivé ? L'enseignement du Christ, certes, mais un enseignement dont il faisait une interprétation si personnelle qu'il avait failli à quelques reprises être expulsé de l'Église. Il avait dû aller s'expliquer à Rome, devant des sous-secrétaires en soutane et ceinturon rouge qu'il méprisait souverainement et qu'il avait réussi à convaincre. On l'avait accusé d'hérésies doctrinales, on avait voulu l'expulser du clergé, mais il avait toujours gagné !

Il avait voulu être un bon serviteur de Jésus, ce Jésus de la Samaritaine, celle à qui il était peu convenable qu'un Juif parlât, ce Jésus de Marie-Madeleine, la prostituée, ce Jésus des publicains, des rejetés, et ce Jésus des exclus dont il se sentait si proche puisqu'il en était un lui-même.

Il pensa aux malades qui étaient morts dans ses bras, à ces sidéens que personne ne voulait approcher, par peur de la contagion, et à qui il avait réussi à arracher l'ombre d'un sourire. Il pensa à cette femme qu'il avait mariée à celui qu'elle aimait depuis toujours ; elle avait eu le temps de tremper ses lèvres dans le vin qu'il leur avait servi dans la chambre d'hôpital. Elle était morte

heureuse. Il pensa à ces centaines de Québécois qui avaient délaissé une Église catholique qui ne leur parlait plus et à qui il avait tenté de communiquer l'espérance du christianisme. Il avait été, oui, un prêcheur d'espérances.

Avait-il été un bon prêtre ? En dépit de ses faiblesses, il l'avait voulu de toutes ses forces. Pourquoi était-il malade, alors ? Pourquoi Dieu ne le récompensait-il pas ? Cette question le ramena à la parabole qu'il avait commentée dans une récente homélie. Elle est dans l'Évangile de Luc. Le serviteur a passé toute la journée à labourer les champs et à faire paître les troupeaux de son maître. Le soir venu, épuisé et affamé, il se fait dire par ce dernier de lui servir à boire et à manger, et de ne se sustenter qu'une fois cela fait. Le maître lui doit-il alors de la reconnaissance ? Luc dit que non. « Vous de même, quand vous aurez exécuté tout ce qui vous a été ordonné, dites : "Nous sommes de simples serviteurs, nous n'avons fait que ce que nous devons faire." » Prêtre, il n'avait fait que son devoir, Dieu ne lui devait rien.

Raymond regagna son lit dans la salle d'observation, où on l'avait accepté la veille. Des rideaux de toile le séparaient des autres patients. Tout se bousculait dans sa tête, son apostolat, sa foi, le doute, le désespoir. Il s'était rendu fumer une cigarette à l'extérieur de l'hôpital. Il portait encore la jaquette bleue des patients. Des visiteurs l'avaient reconnu, lui avaient jeté ce regard réprobateur que les bien portants réservent souvent aux malades qui fument, comme si la société était légitimée de leur imposer un style de vie. En revenant à son lit, il y trouva un billet sur l'oreiller. « Monsieur l'abbé, mettez

donc toutes les chances de votre côté. Cessez de fumer. »
Il était de sa voisine. Il ne put s'empêcher de sourire, de
songer à toutes ces personnes qui lui voudraient désor-
mais du bien.

« J'AI TOUJOURS ÉTÉ CONTRE LES INTERDITS.
SI ON M'INTERDIT DE FAIRE QUELQUE CHOSE, JE VAIS LE FAIRE. »

RAYMOND GRAVEL

En mars 2013, Raymond Gravel avait accepté de se confier à Claude Gravel et de lui laisser rédiger sa biographie. Ils ne se connaissaient pas, mais une confiance mutuelle s'est établie entre eux. « Je n'ai rien à cacher », lui dira l'abbé Gravel. Lorsqu'il a appris, le 28 août 2013, qu'il était atteint d'un grave cancer, Raymond Gravel a tenu à poursuivre ce projet, rencontrant l'auteur presque chaque semaine jusqu'à la fin de sa vie, mettant à sa disposition une documentation personnelle considérable, dont un journal intime qu'il a tenu pendant plus de vingt ans.

L'auteur l'a suivi dans son ministère. Il a rencontré ses proches, il a interviewé des dizaines de laïcs et d'hommes d'Église qui ont cheminé avec ce personnage hors du commun, décédé le 11 août 2014. Pour beaucoup, Raymond Gravel demeure un mystère, « la confluence d'ambiguïtés énormes », dira un de ses grands amis. Avec cette biographie, on en apprend davantage sur l'homme, sur le prêtre, un prêtre différent des autres.

Journaliste de carrière, Claude Gravel a été directeur de l'information à *La Presse*, éditeur adjoint et rédacteur en chef au quotidien *Le Soleil* et secrétaire de rédaction à la télévision de Radio-Canada, au Réseau de l'information et au *Téléjournal*. En 2010, il a publié *La Vie dans les communautés religieuses. L'âge de la ferveur, 1840-1960*, et, en 2013, *La Féministe en robe noire. Mère Sainte-Anne-Marie*, aux Éditions Libre Expression.

